



De gauche à droite : console « Obsidian Dream », de Taher Chemirik, galerie BSL. BSL; Armoire « Exo » de Grégoire de Lafforest, galerie Gosserez. JÉRÔME GALLAND; La « Growth Table » de Mathias Bengtsson, galerie Maria Wettergren. MARIN SCOTT JUPP

Les drôles de dames du design

Trois galeristes font naître, depuis 2010, des pièces inédites de mobilier en petites séries

À peine rentrées du PAD de Londres, fin octobre, les voilà reparties aux États-Unis pour le Salon Art + design de New York, ou pour Design Miami, qui débutera le 3 décembre. Béatrice Saint-Laurent, Maria Wettergren et Marie-Bérangère Gosserez ont en commun d'avoir ouvert leurs galeries parisiennes la même année, en 2010, et de s'être déjà imposées dans un monde traditionnellement masculin. En moins de cinq ans, ces quadragénaires ont surtout permis à des inconnus d'émerger sur la scène du design. Maria Wettergren, blonde Danoise, a reçu en mai le prestigieux prix Finn Juhl Architecture 2014 pour « la promotion du design scandinave sur la scène internationale » après avoir figuré, l'année précédente, dans le Power 100, classement annuel des 100 personnalités du monde de l'art par le magazine *Art + Auction*.

À la tête de la galerie qui porte son nom, elle a, en effet, provoqué quelques jolies découvertes dont le Danois Mathias Bengtsson, auteur de la Growth Chair, un entrelacs de bronze massif réalisé à partir d'un programme d'ordinateur qu'il a inventé d'après la pousse des lianes.

« J'étais sidérée par l'intégrité et l'originalité de son œuvre qui mêle les recherches scientifiques et numériques avec l'art et l'artisanat d'une façon extraordinaire », explique Maria Wettergren. « Pour moi, ces œuvres ne sont pas juste belles, elles annoncent une nouvelle ère où l'innovation technologique ainsi que le dialogue entre les différentes disciplines artistiques se marient pour créer des œuvres inédites », souligne cette ancienne galeriste de vintage, qui s'est installée à Paris, « un lieu inégalé au monde pour le design, avec la plus grande concentration de galeries, d'amateurs des arts décoratifs et de musées d'exception, constituant des collections intelligentes, tel le Centre Pompidou ».

Jeunes talents

La prise de risque est grande dans le design contemporain, et tout particulièrement chez Marie-Bérangère Gosserez, à la tête de la galerie homonyme, qui déniche des jeunes talents tout juste diplômés. C'est le cas de l'Allemand Valentin Loellmann, né en 1983, dont elle a édité le travail de fin d'études, des bancs et tables de bois brûlé aux rondeurs organiques – prix de la Plus belle pièce de design contemporain au PAD London en 2013 –, ou d'Elise Gabriel, 29 ans, avec qui elle produit du mobilier en Zelfo, un nouveau matériau à base de fibres de cellulose. « Je veux éditer des objets qui

Ci-contre : Maria Wettergren.

PHILIPPE LEVY

A droite : Béatrice Saint-Laurent. BSL

Ci-dessous : Marie-Bérangère Gosserez. JEAN-MARC

LEBEAUPIN



n'existaient pas encore dans l'histoire du mobilier, que je connais bien », martèle cette ex-commissaire priseur à Delorme & Collin du Bocage.

Bien décidée à créer la surprise, elle ose donc avec ce fauteuil en papier journal aggloméré ou des objets ringardisés, comme cette splendide armoire à l'ossature extérieure, de Grégoire de Lafforest. « C'est lourd, plus à la mode, encombrant à transporter dans les salons... mais j'estime qu'il fallait la créer ! », sourit Marie-Bérangère, qui accompagne aussi des designers de renom dans des domaines inexplorés par eux. Sous sa houlette, Sacha Walckhoff, directeur artistique de Christian Lacroix Maison, signe cet automne ses premiers meubles

« Je veux susciter des émotions que ce soit de l'ordre du rêve mais parfois aussi du cauchemar ! »

BÉATRICE SAINT-LAURENT
fondatrice de la galerie BSL

en acier brûlé au chalumeau, réchauffé d'astrakan, en collaboration avec le ferronnier d'art Pouenat et le fourreur Terzakou.

« Notre métier se résume ainsi : les galeristes de vintage doivent trouver la perle rare – une pièce de Jean Prouvé, par exemple – pour

laquelle ils ont déjà moult acheteurs, tandis qu'en design contemporain, nous donnons naissance à des objets qui n'existeraient pas sans nous et cherchons la clientèle, c'est passionnant ! », assure Béatrice Saint-Laurent, qui a quitté les couloirs du Quai d'Orsay, où elle s'occupait de communication, pour ouvrir sa galerie BSL, dans le troisième arrondissement de Paris.

Pour ce lieu, elle a demandé à Noé Duchaufour-Lawrance d'exécuter un geste architectural – une spirale de Corian blanc comme écran – qui lui a permis d'entrer aussitôt dans les guides de Paris, tels ceux de Louis Vuitton.

Son succès est tel qu'elle fête, ces jours-ci, l'entrée au MAD, le Musée d'art et de design de New

York, d'un paravent de Taher Chemirik, l'artiste joaillier algérien qu'elle a poussé dans l'édition de « mobilier bijou ». Et une deuxième galerie, depuis cet automne, à Saint-Germain-des-Prés, sur la rive gauche.

« Ces galeristes au féminin découvrent des talents auxquels les hommes sont moins sensibles et qui n'auraient probablement pas été défendus sans elles », estime Emmanuel Berard, le directeur du département Design de la maison de vente aux enchères Artcurial. « Elisabeth Delacarte, avec sa galerie Avant-Scène, avait soutenu dans les années 1990 Hubert Le Gall et Franck Evennou, des designers plus proches des arts décoratifs que de l'architecture, et c'est ce que je retrouve avec Béatrice Saint-Laurent, qui a lancé, ces dernières années, Noé Duchaufour-Lawrance et l'Espagnol Nacho Carbonell, aux créations plutôt organiques. »

« Je ne crois pas qu'il y ait un design au féminin : moi, je ne veux pas rajouter des objets aux objets, je veux susciter des émotions que

ce soit de l'ordre du rêve mais parfois aussi du cauchemar ! », rétorque Béatrice Saint-Laurent, résument avec brio la pensée de ces trois « drôles de dames » du design contemporain.

L'intérêt de cette nouvelle vague de galeristes, qui marchent dans le sillon de Pierre Staudenmeyer – premier à avoir édité du mobilier en série limitée avec sa galerie Neotu, dès 1984 –, est considérable pour le rayonnement de Paris en design.

« Elles soutiennent une jeune génération », souligne Eric Jourdan. Or, un designer, à la différence de l'artiste dans sa tour d'ivoire, n'est jamais aussi bon que quand il a quelqu'un qui a un regard sur son travail », précise ce designer. Lui-même reconnaît avoir « un dialogue créatif » avec deux galeristes, Marie-Bérangère Gosserez et Agnès Kentische, qui, avec sa galerie En attendant les Barbares, avait diffusé, dans les années 1980, les créations aujourd'hui recherchées des Garouste et Bonetti. ■

VÉRONIQUE LORELLE